

CHAPITRE 1

C'était le deuxième jour et Annabelle n'aimait pas ça du tout. Elle se rappelait parfaitement les mots de maman :

— Annabelle, si je ne rentre pas un soir et si je ne suis toujours pas revenue le lendemain matin, il faut que vous partiez. Je ferai tout pour venir vous récupérer. Tu le sais. Mais si jamais je me rends compte que je suis suivie par quelqu'un, je ne vais pas l'emmener jusqu'à vous. Si je n'ai pas d'autre choix, il faudra que tu te débrouilles toute seule.

Plus facile à dire qu'à faire. Surtout quand on a seulement quatorze ans et une petite sœur de cinq ans tout juste passés, qu'il faut traîner derrière soi... Pourtant maman avait été très claire. Et très ferme aussi.

— Je suis sérieuse, Annabelle. On en a suffisamment parlé : le deuxième jour, si je ne suis pas de retour, vous partez.

Alors, dès hier, le soir du premier jour sans maman, Annabelle avait préparé le sac, comme sa mère le lui avait dit :

— La lampe de poche, les deux couvertures de survie, la gourde, le couteau suisse, le sirop pour la fièvre et l'arnica pour les bosses, vos deux casquettes...

Elle avait rajouté :

— Et puis surtout, vous prenez de bonnes chaussures de marche, et tu n'oublies pas le doudou de Marjolaine !

Un peu plus tard dans la soirée, elle avait reçu le texto codé comme prévu : « Je suis allée chez le coiffeur. Toi et ta sœur, vous y allez demain, à 10 heures. N'oublie pas ! »

C'est le dernier message qu'elle avait reçu, avant d'éteindre son portable. Encore une autre consigne de maman :

— Après mon message, tu laisses ton téléphone à la maison. Tu le mets à la place du sac. Je ne veux pas que vous puissiez être tracés.

Annabelle était désespérée à l'idée de partir sans son portable. Elle avait tellement l'habitude de l'avoir, elle

se sentait plus en sécurité avec. Et si jamais elle avait vraiment besoin d'appeler maman à l'aide, comment elle ferait ?

Elle souffla un grand coup, pour chasser le stress, et décida de repenser à son téléphone plus tard. Il fallait qu'elle se concentre sur ce qu'elle avait à faire maintenant.

Une petite liste se déroula dans sa tête : le sac était prêt à la maison, à l'abri dans une des nombreuses cachettes. Les chaussures sorties. Et le doudou devait encore traîner quelque part.

Annabelle se maudit de ne pas avoir pensé à dire à Marjo de le laisser dans son lit ce matin. Ça allait être encore la course pour le localiser, ce Pimpin ! Il y avait aussi la pochette, à récupérer.

— Mais seulement au dernier moment, avait dit maman. Tu ne la sors surtout pas avant.

Forcément, il y avait le petit carnet avec les notes de maman dedans, et puis la carte, avec l'itinéraire qu'Annabelle connaissait par cœur.

Elle s'était entraînée de nombreux soirs, pendant que Marjolaine était couchée. Sur la première carte, maman avait tracé la route à suivre au crayon rouge et, sur la deuxième, Annabelle devait apprendre le même parcours avec son doigt sans se tromper. Le jour où elle l'avait parfaitement su, maman avait jeté la carte avec le

trait rouge dans la cheminée et il n'était plus resté que celle sans aucune indication. Maintenant, elle attendait dans la pochette, dans la chambre de maman.

Annabelle patientait devant l'école de sa petite sœur. Elle avait l'impression d'avoir le cerveau en surchauffe et des fourmis dans tout le corps. Elle était tellement sous tension depuis hier soir ! Elle avait beau essayer de respirer profondément, elle n'arrivait pas à calmer sa tête, où les questions tournaient en boucle. Les questions et les remords. Annabelle savait, par exemple, qu'elle aurait mieux fait de partir ce matin. Mais elle n'avait pas eu le courage... C'est aussi la trouille de ce qui l'attendait qui lui avait fait repousser leur départ. Et puis, elle avait envie de revoir une dernière fois Camille et Lucie. Au cas où.

C'était stupide, elle s'en rendait compte maintenant. Elle aurait mieux fait de prendre la route, plutôt que le bus pour le collège...

La cloche allait bientôt retentir et elle ne savait toujours pas comment elle allait annoncer à Marjo que maman ne rentrerait pas aujourd'hui non plus et que, pour couronner le tout, ce soir, la petite fille ne dormirait pas dans son lit... Annabelle sautilla d'un pied sur l'autre. Ou alors, peut-être qu'elles pourraient encore passer une dernière nuit à la maison et partir seulement demain matin ? C'est toujours moins difficile le matin

que le soir. Avec du soleil et de la lumière, on voit les choses différemment. Alors que la nuit, dans le noir...

Seulement, si elles faisaient ça, ce serait le troisième jour. Et Annabelle était sûre que maman n'aimerait pas du tout. Elle n'avait pas le choix. Cette fois, elle ne pouvait plus reculer : il fallait partir. Aujourd'hui.

Ça y est, c'était l'heure : la cloche sonnait.

Sans savoir pourquoi, Annabelle tourna la tête sur le côté et elle la vit.

La voiture blanche.

S'il n'y avait pas eu l'autocollant, elle n'aurait pas tilté. Mais c'est comme si le morceau de plastique rond, avec ce taureau noir sur un fond rouge, lui avait sauté dans l'œil.

Elle s'en souvenait parfaitement. En sortant du collège, c'est là qu'elle avait remarqué la voiture, la première fois. Sans vraiment y prêter attention d'ailleurs. Avant de monter dans le bus, elle avait juste vu cette auto, avec son autocollant si particulier, et avec quelqu'un dedans. Maintenant qu'elle y repensait, il lui semblait bien que la voiture blanche était aussi derrière le bus, pendant qu'il la ramenait chez elle. Jusque là rien de bien anormal, le conducteur pouvait très bien être garé là et faire la même route qu'elle. Mais à présent, avec cette voiture stationnée juste devant l'école de sa sœur, ça commençait à faire beaucoup.

Maman l'avait prévenue :

— Il faudra être très prudente, Annabelle. Très vigilante aussi. Ouvre grand les yeux, regarde bien si vous n'êtes pas suivies et arrange-toi pour ne pas l'être.

La peur s'empara d'Annabelle instantanément. « Vite, il faut réfléchir. Vite ! » C'est ce qu'elle pensait en s'avançant dans la cour de l'école, avec un air faussement décontracté. Marjolaine embrassait sa maîtresse et elle se mit à courir en direction de sa grande sœur. Elle sauta dans ses bras.

— Marjo, on va faire un jeu, d'accord ?

— Oh oui ! On joue à quoi, Anna ?

— On joue à faire semblant. T'aurais très envie de faire pipi et, moi, je râlerais parce que je voudrais qu'on s'en aille tout de suite.

Marjolaine attrapa la manche de sa sœur :

— Allez viens, j'veux faire pipiiii ! J'ai vraiment envie ! Allez ! S'il te plaît !

— Non, Marjolaine. On y va !

— Ça presse !

Annabelle chuchota :

— C'est super, Marjo, continue à me tirer...

Et plus fort :

— Bon, d'accord, on y va ! Mais t'aurais pu y penser avant, quand même !

Elles entrèrent dans l'école, passèrent devant les tout petits WC sans s'arrêter et prirent le long couloir avec la rangée de porte-manteaux vides.

— Mais qu'est-ce qu'on fait ? On va où ?

Annabelle s'accroupit devant sa petite sœur.

— On continue à jouer, Marjo. On dirait qu'il y a quelqu'un qui veut nous attraper, alors il faut pas qu'il nous voie. Tu sais marcher comme les Indiens ?

— En catinimi, c'est ça ?

— Presque, répondit Annabelle, en souriant. Je te montre et tu fais comme moi. Tu vois la vitre ? Il faut qu'on avance, pliées en deux.

— Comme ça, le méchant ne nous verra pas ?

Annabelle passa sa main dans les longs cheveux de sa petite sœur.

— Tu vas voir, c'est nous qui allons gagner. On va être les plus fortes !

Et elle commença à avancer le dos courbé, pour lui montrer.

— À toi, Marjo ! C'est bien, continue. Passe devant maintenant, je te suis. Ne va pas trop vite et surtout, ne te relève pas. On est presque au bout du couloir... Voilà, ça y est, génial !

Annabelle se retint de tendre le cou, pour voir si la voiture était encore là. Mais ça serait trop bête de se faire repérer, après avoir fait tout ça. Elle poussa la

petite porte qui donnait sur la deuxième cour derrière l'école et elles coururent jusqu'à la rue.

— Bon, donne-moi la main, on ira plus vite.

Marjolaine glissa ses doigts dans ceux de sa grande sœur.

— On continue à jouer ?

— Non, là c'est sérieux. Il y a vraiment un méchant qui nous suit. Alors, on se dépêche.

— Mais c'est pas la route, dit Marjolaine d'une toute petite voix.

— On ne rentre pas chez nous. On va chez Mémé Marguerite. Tu te rappelles, l'autre fois quand maman n'était pas là ? On avait déjà fait ça et maman était venue nous chercher. Tu te souviens ?

— Je sais plus, c'était y a longtemps. J'étais petite. Et maman, elle va venir quand, nous chercher ?

— Je ne sais pas Marjo. En tous cas, il ne faut pas traîner, on va vite chez Mémé. Elle, elle saura ce qu'il faut faire.

Ce n'était pas ce qui était prévu. Annabelle le savait bien. Mais elle avait besoin de s'accorder un peu de répit. La tension était trop forte. Voir Mémé, enfouir son nez dans son cou qui sentait bon le savon de Marseille, lui ferait du bien.

Reprendre des forces, c'est ça dont Annabelle avait besoin pour commencer.

CHAPITRE 2

En s'éloignant de l'école, Annabelle eut soudain une pensée : peut-être même qu'elles pourraient passer la nuit chez Mémé ?

Comme ça, elles obéiraient à maman : elles ne seraient plus à la maison. Et elles pourraient se mettre en route, comme prévu, dès le lever du jour. Enfin soulagée, Annabelle sourit.

Après plusieurs rues au pas de course, et d'autres beaucoup moins vite parce que les petites jambes de Marjolaine n'arrivaient plus à suivre, elles atteignirent enfin le bout du village. C'était la dernière maison. On aurait pu croire qu'elle ne faisait pas vraiment partie du bourg. D'ailleurs, il fallait dépasser la pancarte « Cerzeau » et, juste contre le petit bois, elle était là. Mémé